CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

# DIRE ET PLUS OU MOINS DIRE. ANALYSE PRAGMATIQUE DE L'EUPHÉMISME ET DE LA LITOTE

Anna Jaubert

Armand Colin | « Langue française »

2008/4 n° 160 | pages 105 à 116

ISSN 0023-8368
ISBN 9782200924720

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2008-4-page-105.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.
© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

**Anna Jaubert**
Université de Nice-Sophia Antipolis, BCL, CNRS, MSH de Nice

# Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote

## INTRODUCTION

Faut-il toujours appeler un chat un chat ? Non sans doute, ne le faut-il pas. Car nous ne le pourrions pas sans dommages. Les figures dites « de style » ne peuvent se réduire à un simple écart facultatif, purement esthétique[1], elles font émerger des nuances, et se comprennent dans la mouvance modalisatrice liée à la subjectivité du locuteur. Les figures dans le discours affichent une *posture énonciative* qui correspond à une évaluation que ce dernier porte sur les contenus énoncés, doublant l'assertion d'un engagement affectif ou axiologique.

À partir de là, il convient d'aborder la question de l'acte de langage qui se profile derrière le sentiment d'une inadéquation de la lettre, *le sentiment* d'une inadéquation, car une figure peut ne pas être reconnue, et inversement on peut croire déceler une figure là où il n'y en a pas. Enfin, et surtout, on peut parfois hésiter sur l'identification exacte de figures qui sont combinables, co-orientées, et dont la distinction à l'usage ne s'impose pas nécessairement. C'est ce qui me porte à réexaminer à nouveaux frais des figures par ailleurs bien connues, mais qui sur le terrain peuvent se confondre, *l'euphémisme* et la *litote*.

La figure est donc affaire de réception. Lorsqu'une formulation emprunte un chemin inhabituel, et par là même qu'elle s'opacifie, il importe d'en

1. Voir M. Bonhomme 2005 : 261. De son côté, C. Kerbrat-Orecchioni déjà récusait la notion d'écart par rapport à une norme qui présuppose la compétence d'un sujet artificiellement neutralisé (1988 : 222). Il s'agit là d'un point particulièrement sensible des différentes conceptions rhétoriques rappelées par J.-M. Klinkenberg (1990 : 75-80 et 2000 : 59-62).



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

comprendre l'esprit : « j'en saisirai l'esprit » rassurait la Rosine du *Barbier de Séville*, dans une situation de communication délicate, imposant au Comte l'usage de « mots obscurs » (Acte II, sc. 14)[2]. Certes, le contexte et la « coopération » conversationnelle sont alors déterminants pour leur interprétation[3]. L'acte de langage se découvre lorsque l'on restitue une pertinence à la non-coïncidence des dires[4].

Mais contrairement aux figures de mots, qui se signalent directement sur des unités délimitées en langue, celles qu'on appelle figures de pensée exigent un parcours interprétatif plus aléatoire, soumis à nos compétences encyclopédiques (notamment psychologiques et sociologiques). Ce sont ces compétences qui, au final, permettront de décider

1. déjà si la formulation est à prendre comme une figure,
2. si elle est mise au service d'une valorisation ou d'une disqualification des énoncés. Pour celles qui nous intéressent il s'agira de reconnaître non seulement une atténuation anormale du propos, mais, par-delà l'atténuation, une pose qui *feint* l'atténuation.

L'approche pragma-énonciative qui suit implique d'abord une prise de distance par rapport à la typologie excessivement fragmentée de la rhétorique classique[5]. Je proposerai en premier lieu de replacer nos figures dans la perspective englobante annoncée : la perspective de la modalisation. J'envisagerai ensuite, dans la continuité de la modalisation d'énoncé à la modalisation d'énonciation, le rôle joué par les maximes conversationnelles[6]. Enfin, et ce sera la 3e partie de cet article, je tenterai d'ordonner ces stratégies en les rapportant à un clivage énonciatif comme facteur de la problématisation énonciative. On verra que ce clivage résulte de la mise en scène des points de vue coexistant dans l'énoncé, et qu'il relève ainsi de la composante dialogique de nos discours.

## I. L'EUPHÉMISME ET LA LITOTE AU REGARD DE LA MODALISATION

Si l'on veut se donner quelque chance d'élaborer un modèle, il faut voir ce qui unit avant ce qui sépare. La perspective englobante de la modalisation nous permettra d'envisager d'abord conjointement ces stratégies d'atténuation remarquable que sont, *l'une comme l'autre*, l'euphémisme et la litote. Les deux figures naissent en effet d'un contraste[7] entre l'univers référentiel et celui du discours qui y renvoie de façon visiblement sous-informative.

2. C'est le même qualifiant qu'utilise aujourd'hui M. Prandi, pour qui les tropes sont des « désignateurs obscurs » (1992 : 215).

3. Coopération à ne pas angéliser évidemment (voir Klinkenberg 2000 : 62-64).

4. Maillon capital pour l'interprétation, bien rappelé par C. Détrie (2000 : 5).

5. De distinguo en distinguo, la jungle des dénominations s'épaissit. C'est « la rage de nommer » dont parlait Genette (*La Rhétorique et l'espace du langage, Tel Quel* n° 11, p. 214).

6. Voir H. P. Grice, « Logique et conversation », *Communications* 30, 1979, p. 57-72.

7. Contraste contextuel et/ou conceptuel (Bonhomme 2005 : 60-61).



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

Ainsi, on donne souvent comme exemples d'euphémisme des hyperonymes qui éludent, par la suppression des sèmes déplaisants, la représentation franche d'une réalité brutale ou objet de tabous : *intervention* pour *opération*, *disparition* pour *mort*, *reconduire à la frontière* pour *expulser*, etc. Comme exemples de litote, on cite volontiers des assertions négatives sur le modèle du célèbre « Va, je ne te hais point », sans doute surinterprété (j'y reviendrai) ; on cite également des assertions restrictives du type « il est peu courageux » ou « j'aimerais autant que vous ne fumiez pas »… Dans tous les cas, mots ou phrases sont en deçà de ce qu'ils disent en réalité.

Peut-on alléguer entre les deux figures une différence de support ? Il semble que oui. D'après ces exemples canoniques, l'euphémisme est le fait d'un acte de dénomination, la litote elle, est associée à certaines tournures (notamment la négation ou la restriction d'un terme marqué). La « distorsion » imputable au premier serait ponctuelle, liée immédiatement à un choix lexical, l'autre est une figure de pensée qui peut se retrouver sous plusieurs formulations. On abordera plus loin l'intérêt de l'*assiette* de la figure, mais poursuivons d'abord l'approche globale.

Les dichotomies trop formelles ont déjà été prises en défaut : L. Perrin (1996), par exemple, souligne l'insuffisance de celle qui oppose le trope en un seul mot au trope diffus, et, de son côté, C. Kerbrat-Orecchioni (1994) préfère la hiérarchisation à l'opposition : dans sa perspective, la litote apparaît comme l'une des variantes de l'euphémisme. Traitant des tropes dans leur ensemble, et à la rubrique « Les tropes classiques » (p. 66-67), elle présente les choses ainsi :

> La *litote* : procédé d'atténuation par excellence, cette figure se rencontre surtout dans les énoncés qui sont à quelque titre menaçants pour l'une ou l'autre des faces de son interlocuteur… comme ceux qu'attestent les échanges quotidiens : la grande majorité des litotes qu'on y rencontre concernent des réfutations, des critiques, ou des reproches […]
> ***Proche de la litote : l'euphémisme, qui peut exploiter divers procédés sémantiques (la litote elle-même, mais aussi la périphrase, ou d'autres formes de substitution lexicale comme l'antiphrase ou la métaphore)***, et dont la définition ne peut être que pragmatique, ***les différents types d'euphémismes*** ayant pour fonction commune d'adoucir ou d'embellir la représentation de réalités déplaisantes[8]…
> Tout comme la litote, l'euphémisme est par excellence un *softener* : ces deux figures ont pour fonction commune et principale de tenter d'adoucir les FTAs [soit les *Face Threatening Acts* de Brown et Levinson] que l'on est constamment amené à effectuer au cours du déroulement de l'interaction…

Cette analyse, dont je partage la conclusion vue de haut, écrase cependant une différence de posture énonciative, régulièrement mise en avant par les traités de rhétorique, mais en fait peu expliquée[9], ce qui revient à dire (litotiquement)

8. C'est moi qui souligne.

9. Dans les manuels et autres dictionnaires, euphémisme et litote sont en effet, sous leurs entrées respectives, systématiquement rapprochés (par un commentaire dans le corps de l'article et/ou ➤



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

qu'elle ne l'est pas du tout. Mon interrogation couplée de l'euphémisme et de la litote répond à une question de méthode qui entend rendre clairement à César ce qui lui revient. Considérant à mon tour les figures comme des stratégies discursives qui « accroissent le rendement des énoncés » (formule de M. Bonhomme 1998, rappelée par A. Rabatel dans la philosophie de notre approche commune), il est intéressant de se demander *pourquoi* deux stratégies co-orientées sémantiquement, qui pratiquent toutes les deux le moins-disant, sont perçues comme divergentes dans leur intentionalité.

Revenons aux définitions classiques. L'euphémisme, est réputé dire moins pour « adoucir » le référent (ne parle-t-on pas de façon pléonastique d'un « doux euphémisme » ?). Il s'agit, comme on le répète à l'envi, d'amortir, de gazer ou de noyer ce qu'une représentation peut avoir d'inquiétant ou d'inconvenant, et donc de *déplacé* dans un échange entre gens de bonne compagnie, soucieux d'éviter toute agression dans le discours (on note au passage la relativité de la norme quand il y a conflit entre norme linguistique et norme sociale). La litote, de son côté, serait une minoration *de façade*, censée au contraire, selon Du Marsais qui a fait école, « réveiller l'idée du plus » :

> La litote ou diminution est un trope par lequel on se sert de mots qui à la lettre, paraissent affaiblir une pensée dont on sent bien que les idées accessoires feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie, par égard, mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.
> (Du Marsais, *Des Tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, éd. de Paris 1818, Slatkine Reprints, 1967, p. 145-146).

Or sur le terrain, cette opposition n'est pas évidente (litote !). Après tout, l'euphémisme lui-même n'est qu'une minoration de façade… La figure, quelle qu'elle soit, n'a pas vocation de tromper. Voyons l'exemple suivant, emprunté encore au *Barbier de Séville* de Beaumarchais (Acte I. sc. 4). Le Comte Almaviva complote avec Figaro sur le moyen de s'introduire dans la maison du Docteur Bartholo, afin d'approcher la belle Rosine : il s'exprime en barbier (et aussi en ancien vétérinaire des haras d'Andalousie, qui « vendai[t] souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval ») :

> Figaro. – Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas *quelques petits moyens innocents*.
> Le Comte. – Scélérat !

---

➤ par renvois mutuels). Mais même quand leur pragmatique est opposée avec la plus grande clarté, on reste au niveau du constat. « La litote consiste à dire moins pour faire entendre davantage, c'est-à-dire à choisir une expression atténuée de manière à renforcer l'information. Elle a donc une orientation inverse à celle de l'euphémisme, qui cherche à amoindrir l'information » (Molinié, 1992 : 207). « NB. **L'euphémisme** : malgré les apparences, on peut l'opposer à la litote dans sa valeur argumentative, puisqu'on peut le définir comme l'atténuation non feinte d'une vérité que l'on déguise parce qu'elle renvoie à des domaines tabous… Nommer la chose, ce serait lui donner une existence que les convenances, la superstition, ou des raisons plus personnelles demandent d'occulter. » (Fromilhague, 1995 : 115). On ne trouve pas non plus d'hypothèse sur la source de cette divergence dans les analyses par ailleurs très poussées de M. Bonhomme (2005).



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

Figaro. – Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.
Beaumarchais, *Barbier de Séville*, Acte I. sc. 4.

L'exclamation du Comte, « scélérat ! », montre qu'il a parfaitement compris ce qui se cache sous « les petits moyens innocents ». De quoi s'agit-il ? D'une façon antiphrastique de désigner des expédients qui justement ne sont pas innocents du tout, comme de droguer les domestiques pour avoir le champ libre. Cette désignation qui inverse l'axiologie de la chose est un euphémisme (comparable à celui des Anciens évoquant les Euménides pour les Erinnyes, ou, transposé près de nous, celui du titre de J. Little « les Bienveillantes »). Dont acte. Mais, rapportée à la tonalité de l'échange, la dénomination ostensiblement disconvenante déclenche *un effet secondaire* : on perçoit une manière pour Figaro d'afficher son joyeux cynisme (et l'enchaînement du Comte « ratifie » justement cette visée-là). Le « faire entendre plus » *superpose* à l'euphémisme, qui appelle « innocents » des moyens voyous, la litote d'une attitude énonciative faussement modeste (la prétendue innocuité ne fait qu'attirer l'attention sur le pouvoir de Figaro, promu « dieu tutélaire » !). L'im-pertinence de la litote ouvre alors un chemin à l'ironie : nous verrons de plus près cette affinité avec un exemple emprunté à Voltaire (*infra*, II).

En somme la valeur illocutoire observée ne vaut que par anticipation de l'effet perlocutoire escompté : la figure agit au deuxième degré. Le mieux est l'ennemi du bien : l'inadéquation trop appuyée entre les mots et la réalité vécue déclenche une inférence qui rétablit le sens caché de l'énonciation, et, *ipso facto*, le met en valeur. Encore faut-il avoir les mêmes repères pour juger du *trop* qui fera basculer l'interprétation : dans la réplique qui suit, Figaro prétend défendre le point de vue qui justifie l'adjectif « innocent ». L'éclairage pragmatique met ici en évidence deux caractéristiques importantes des figures, qui s'avèrent combinables, mais aussi récusables.

La modalisation, en l'occurrence le fait de dire moins, ne constitue pas en soi une figure. Hors contexte un énoncé comme :

Cet homme ne m'est pas inconnu

est susceptible de deux lectures : comme litote, il veut dire « en réalité je le connais très bien, mais je parle avec modération/prudence/modestie… » ; comme simple négation d'un terme marqué, il est à prendre littéralement sur une échelle de valeurs où l'on ne passe pas d'un seul coup d'une qualité à son contraire, c'est-à-dire où « pas inconnu » dit effectivement *moins* que « connu », sans pour autant devoir réveiller l'idée *d'un plus*. C'est ce qui se passe dans la sc.1 de l'acte I du *Barbier de Séville*. Le Comte, qui est seul (et qui n'a donc pas à prendre de quelconque pose vis-à-vis d'un interlocuteur) aperçoit de loin Figaro, c'est *normalement* qu'il hésite à le reconnaître :

Le Comte. – Cet homme ne m'est pas inconnu,

Et il ajoute dans la foulée :

– *Je crois* que c'est ce coquin de Figaro…



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

Il y a le dit et le dire, et *le montrer du dire*. La modalisation qui, rappelons-le, exprime un degré d'adhésion de l'énonciateur à ses énoncés, peut se déclarer en différents points de la chaîne parlée. On connaît l'opposition traditionnelle entre la modalisation d'énoncé (qui affecte un constituant, ou l'ensemble du contenu propositionnel, du type « Il a franchement tort = il a tout à fait tort/tort sur toute la ligne »), et la modalisation d'énonciation (qui vise la qualification de son propre faire, du type « Franchement, il a tort = pour parler vrai, il a tort »). Cette opposition pourrait correspondre à deux ancrages différents de la disconvenance, imputable respectivement à l'euphémisme ou à la litote. *L'euphémisme modifie l'image du contenu énoncé, la litote, elle, modifie l'image de l'énonciateur* : l'un déclenchera le commentaire déjà signalé « c'est un doux euphémisme » (= ces mots sont faibles), l'autre déclenchera un « c'est le moins qu'on puisse dire ! » (= vous retenez vos coups).

Mais, en pratique, on l'a vu, la cloison est mince entre la modalisation d'énoncé et la modalisation d'énonciation. Continuons d'observer les échanges du *Barbier de Séville*, et écoutons Rosine embarrassée d'avouer à Figaro l'émotion qu'elle ressent à être courtisée :

> Rosine, *avec embarras*
> Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de *l'estimer.*
> Figaro
> Aussi mon parent vous *estime*-t-il infiniment
> […]
> Rosine *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire*
> … mais en la lui donnant dites-lui… dites-lui bien […] Que c'est par *pure amitié* tout ce que je fais.
> Figaro
> Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !
> *Le Barbier de Séville*, Acte II, sc. 2.

Les répliques ironiquement complaisantes de Figaro soulignent le caractère convenu de l'aveu atténué. Ses reprises, qui maintiennent ostensiblement les impropriétés, soulignent la motivation sociale des euphémismes de Rosine. En fonction de circonstances, que les interactants apprécient, les figures manifestent une posture du locuteur : comme le constatait C. Kerbrat-Orecchioni, elles lui permettent surtout de faire « bonne figure » (1994 : 70). C'est dans le cadre de l'interaction verbale qu'il convient de les examiner maintenant.

## 2. LA FIGURE FACE AUX ENJEUX DE L'INTERACTION

L'euphémisme et la litote se présentent comme des infractions à la maxime de quantité. Ils ne faussent pas complètement la réalité de la chose, mais ils n'en disent pas tout. L'euphémisme, dans sa manifestation la plus traditionnelle, substitue à un terme cru, et aux représentations dysphoriques qui lui sont attachées, un terme du même domaine notionnel (l'interlocuteur doit pouvoir s'y retrouver), mais qui joue sur l'extension, et corollairement sur l'intension du



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

référent, avec un substitut hyperonyme ne conservant que les traits sémantiques neutres du terme adéquat (*intervention* pour *opération*)[10]. Il peut jouer aussi directement sur l'intension avec un substitut mélioratif (les *Euménides*, ou les *moyens innocents* de Figaro). Quoi qu'il en soit l'euphémisme rogne sur l'information, que notre connaissance des référents visés permet de rétablir *immédiatement*.

Plus long et plus incertain est le chemin de la litote. Comme l'euphémisme elle représente une infraction à la maxime de quantité. Dire que l'on n'est *pas mécontent* de tel ou tel événement, ou *assez fier* de la réussite de son enfant (alors que l'œdème des chevilles paternelles, ou maternelles, saute aux yeux), revient encore à dire un minimum. Mais c'est le modus de l'assertion qui est en cause cette fois, et non les contours d'un référent. Le jugement exprimé se contente d'une base minimale *sans exclure des saisies plus hautes sur l'échelle proposée*. C'est l'intérêt même des formules négatives ou restrictives qui caractérisent la litote. Comme on l'a pressenti (*supra,* I.), l'assiette de la figure, ou si l'on veut son support, conditionne en effet son fonctionnement. Le récepteur peut se sentir invité sur un parcours majorant.

« Peut » n'est pas « doit », et « n'exclut pas » ne signifie pas « impose » : on voit à quel point nos propres discours sont traversés d'atténuations qui ne sont pas forcément litotiques. C'est notre compétence encyclopédique qui nous invite, *ou non*, à réparer une infraction à la maxime de quantité (on se demandera s'il y a, dans la situation donnée, de bonnes raisons d'éviter l'énoncé plus fort). Alors la plus célèbre des litotes se révèle à l'analyse une litote discutable[11].

Lorsque Chimène dit à Rodrigue (*Le Cid*, III, 4) « Va, je ne te hais point », elle répond en fait littéralement à la plainte de Rodrigue :

> Ton malheureux amant aura bien moins de peine
> À mourir de ta main qu'à *vivre avec ta haine*.

On est dans la logique d'un enchaînement comparable (y compris formellement) à celui d'une réplique antérieure, Chimène modérant toujours le discours exalté de Rodrigue :

> Rodrigue – Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau
> Chimène – Va, je suis ta partie (= ta partie adverse) et non pas ton bourreau.

Ces répliques disent ce qu'elles disent, et *pas nécessairement plus*. Resituons-les dans leur contexte : Chimène n'a pas à voiler l'aveu d'un amour qu'elle a déjà plusieurs fois déclaré ouvertement ! (v. 921-922, 924, 927-29), l'héroïsme pour elle ne consiste pas à nier ses sentiments, mais à refuser qu'ils lui dictent sa conduite à la place de son devoir :

10. C'est l'opération rhétorique de suppression d'unités de signification (voir Klinkenberg 1990 : 54).

11. Elle a été discutée par Louis Marquèze-Pouey (1973 : 3-15). G. Molinié (1992 : 207) de son côté la présente comme « une vraisemblablement fausse litote », G. Forestier la conteste fermement (1993 : 33-34) et Marc Bonhomme signale son ambiguïté (2002 : 16 et 2005 : 106).



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir ;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand *une main si chère* eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
*Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû…*
(v. 918-924)

La cause pour elle est entendue :

… je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
*Sachant que je t'adore et que je te poursuis.*
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, *encore que je l'aime.*
(v. 970-974).

Ces aveux sont clairs, mais ils *ne changent rien à sa ligne de conduite*, et ne suscitent d'ailleurs pas d'euphorie particulière chez Rodrigue qui se retire désespéré. Tout autre sera la réaction du héros à l'acte V sc. 1, lorsque Chimène pour l'empêcher de se laisser tuer par Don Sanche lui lance comme ultime argument : « Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix », un énoncé infiniment plus coûteux pour elle (« Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte »), car lui change radicalement la donne, contrairement à « Va, je ne te hais point » auquel on a fait trop dire.

À l'autre extrême, l'interprétation figurée ne souffre aucun doute dans la bémolisation du discours épidictique chez Voltaire. Tant il est vrai que la litote, caricaturale, y fait le jeu de l'ironie. Les bilans de Zadig sur les événements qui l'accablent *pêchent par omission*, et comme il arrive souvent, la quantité influe sur la qualité. D'où justement la convergence souvent constatée entre litote et ironie, une convergence explicable en termes proprement énonciatifs.

*Zadig, ou la destinée* : le héros éponyme du conte, jouet du destin, est aussi une marionnette à qui le narrateur accorde ou retire la clairvoyance selon les besoins de sa démonstration. Ainsi l'analyse défectueuse qu'il lui prête de ses malheurs ou de ses succès, montre qu'à coup sûr son parcours initiatique n'en est qu'à ses débuts ! Rappelons les faits du chapitre III : se promenant aux abords d'un petit bois, Zadig rencontre simultanément le premier eunuque à la recherche de la chienne de la reine, et le grand veneur courant derrière le plus beau cheval du roi. Le jeune homme n'a pas vu les précieux animaux, mais son sens aigu de l'observation lui a permis de relever des traces de leur passage qu'il s'avise imprudemment de commenter, ce qui le rend suspect aux domestiques bornés : le voilà traduit en justice comme voleur. Heureusement, le verdict de « l'assemblée du grand desterham » devient caduc, car on a retrouvé les fugueurs. Zadig se promet de garder désormais pour lui ses observations. Mais, sur ces entrefaites, un refus de témoignage lui vaut une amende exorbitante. Il fait alors un retour sur ses mésaventures : « Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie ! ». Antiphrases manifestes au niveau de la prise en charge narrative, que ces fautes de raisonnement grossières de la part d'un homme réputé intelligent. Zadig impute à des situations initiales anodines ses démêlés avec la justice, dus en réalité à l'incurie et à la rapacité des autorités de Babylone, qui se sont *ajoutées* à ces situations. *Le procédé du bilan incomplet (et donc fautif)* entame sérieusement l'idée de Providence qui sous-tend le conte. Le discours du personnage est un discours que le narrateur ne peut à l'évidence assumer[12], d'où sa benoîte représentation en discours direct, c'est-à-dire en discours laissé à son hétérogénéité énonciative[13]. De tels énoncés ont une valeur illocutoire implicite, ils disent en exposant au discrédit ce qu'ils disent : le hasard a bon dos et les causes passées sous silence n'en sont que plus criantes. Si l'ironie peut ainsi emprunter le chemin de la litote c'est que le dire minimaliste gauchit la représentation des choses : l'infraction manifeste à la maxime de quantité vaut comme un indice d'énonciation clivée.

## 3. À L'ORIGINE DES FIGURES, UNE ÉNONCIATION CLIVÉE

Depuis les travaux de Ducrot, Wilson et Sperber, Berrendonner, et d'une manière générale de tous les linguistes qui au cours des dernières décennies se sont penchés sur l'ironie, on s'entend pour rapporter ce phénomène à une source polyphonique, une dissonance par clivage de l'énonciation qui fait entendre deux voix divergentes, le locuteur proférant un propos imputable à une « énonciation autre », un propos qu'il n'assume pas.

Mais la disjonction peut ne pas aller jusqu'à la divergence. Qu'en est-il pour des figures autres que l'ironie ? Je me propose d'analyser le phénomène énonciatif à l'œuvre dans les atténuations forcées qui nous occupent, et que j'envisagerai maintenant comme l'expression intégrée, et très compactée, d'une confrontation de points de vue (PDV) dans le discours[14]. Car on ne parle pas seul, et la voix de l'Un est traversée par la voix de l'Autre. Selon le degré d'actualisation, ou si l'on veut de consistance accordée cette autre voix, il y aura comme on sait différentes stratégies de discours rapporté ; en deçà de son actualisation, il y aura l'émergence de certaines figures.

C'est donc comme *trace d'une altérité fondue dans les énoncés* que j'interrogerai maintenant l'euphémisme et la litote.

Revenons sur la lecture litotique de la réplique de Chimène, qui s'est répercutée d'un manuel de rhétorique à l'autre. Abusive ou pas, elle est le fait d'une

12. Pour ce phénomène d'ironie littéraire, voir Jaubert 2007, à paraître (*Hiérarchisation énonciation* Peeters, BIG).

13. Contrairement au Discours indirect qui est un discours énonciativement absorbé par le discours citant.

14. Pour la définition linguistique du point de vue et ses retombées sur l'interprétation, on se reportera aux travaux d'A. Rabatel (1998).



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

contextualisation large qui l'a emporté sur le cotexte étroit de la scène[15]. On a retenu les conventions de l'époque, la forte codification du discours galant et l'empire d'une phraséologie qui reformule à la baisse l'expression du sentiment amoureux ; on en a perdu de vue les enjeux spécifiques d'une interaction donnée. Mais le contexte large continue d'exister, et ne peut être tenu pour négligeable[16]. Chimène argumente et se contrôle, de ce fait elle négocie avec des représentations partagées : on peut alors ajouter à la réfutation *in praesentia* de « je ne te hais point », simple hétéro-reformulation, la litote d'une non-coïncidence énonciative, projetée par surcroît pour le bénéfice de la démarcation d'un point de vue. L'intonation de l'actrice fera (ou non) valoir cette subtilité.

L'énonciation oblique des figures m'apparaît comme la résultante de la rencontre, et pour certaines du choc, de deux points de vue. La différence que l'on perçoit alors entre l'euphémisme et la litote n'est pas *a priori* une affaire de support. Mais la différence d'assiette, qui en effet se répercute sur des formes privilégiées (choix lexicaux, ou tournures syntaxiques), doit être mise en relation avec *la source de l'altérité*. Selon moi, l'euphémisme relève d'un dialogisme interdiscursif, et la litote d'un dialogisme interlocutif[17], là se trouverait une clé de leur différence de posture énonciative.

L'euphémisme apparaît bien comme l'absorption de la voix d'un interdiscours, voix éminemment socialisée, consensuelle, rompue aux rites propitiatoires qui règlent les échanges pacifiques, et dont Marivaux, par la bouche des valets, aime souligner l'incongruité *qui, ordinairement, passe inaperçue :*

> M. Orgon. – … C'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises *un peu* qui tu es.
> Lisette. – Mais si je le lui dis *un peu*, il le saura *tout à fait*.
> (Marivaux, *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, Acte III, sc. 5)

C'est que l'euphémisme est naturellement happé par la conventionalisation des façons de parler, qui le désémantisent plus ou moins[18] ; la litote pour sa part reste conversationnelle. Comme l'ironie, elle projette, *pour le tenir à distance visiblement*, un point de vue autre avec lequel elle entre en négociation. Les énoncés négatifs ou modalisés inscrivent deux temps dans la formula-

15. A. Rabatel, que je remercie de cet échange de vues, penche pour une déco(n)textualisation préalable de la formule qui facilite sa contextualisation large. La coupure des données pragmatiques déclenche le sentiment d'écart et, à partir de là, l'interprétation litotique.

16. Ajoutons que la formule, consacrée litote par la tradition critique, assure en tant que telle bien des clins d'œil intertextuels au théâtre (par exemple l'aveu de Silvia dans *le Jeu de l'amour et du Hasard*, ou l'aveu de Célimène dans le pastiche de Jacques Rampal *Célimène et le Cardinal*).

17. Pour Bakhtine (1978) nos discours sont doublement dialogiques, entretenant des relations avec des énoncés antérieurement produits (= relations interdiscursives), et entretenant aussi des relations de compréhension-réponse imaginaires avec des interlocuteurs réels ou virtuels (= relations interlocutives). C'est ainsi que la voix de l'Autre traverse « constitutivement » celle de l'Un (Authier-Revuz, 1982).

18. Bien visible dans l'expression « Viens un peu par ici ! ».



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

tion[19]. Si la litote reconnue n'est pas qualifiée de « douce », c'est qu'elle marque la non-adhésion du locuteur au PDV minoré. Ce PDV toutefois traverse l'énoncé. Le dialogisme interlocutif qui sous-tend la litote la qualifie comme une figure argumentative. Elle sert à la construction d'un *ethos* favorable pour le locuteur qui laisse entendre qu'il aurait pu en dire beaucoup plus, mais qu'il choisit la tempérance, la conciliation…

Les effets modérateurs s'apprécient en contexte, cependant par le chemin qu'elle emprunte, la litote inscrit dans sa forme la dualité des points de vue. Cette mise en scène nous la fera considérer comme une ramification particulière de l'euphémisme, qui *réfléchit* l'acte de minoration produit, pour afficher une position du sujet bénéfique à son image.

Ainsi, le passage d'un dialogisme interdiscursif à un dialogisme interlocutif explique à mes yeux le sentiment d'une divergence pragmatique entre l'euphémisme et la litote. L'euphémisme reproduit la voix d'un interdiscours lénifiant, et le clivage énonciatif y est en quelque sorte *dépassé*, lexicalisé par son support : de ce fait il ne donne pas à voir de confrontation ; la litote elle, repose sur un dialogisme interlocutif, la confrontation de deux points de vue implique que le clivage énonciatif reste *en tension*. Mais insistons sur le fait qu'il s'agit d'une mise en scène. Le PDV autre est un imaginaire du discours, le présupposé auquel s'adosse une construction. S'il venait à être posé, s'actualisant explicitement dans une assertion, il donnerait alors lieu à une réfutation, figure non pas dialogique, mais simplement dialogale. On retrouve ici notre discussion sur la réplique de Chimène, et l'on s'explique par contraste la valeur ajoutée des stratégies figurales (et donc le rendement accru des énoncés évoqué tout à l'heure) : l'interprétation litotique suppose que l'idée de haine soit à la fois récupérée *et virtualisée*. La confrontation des PDV est compactée par la figure, elle insinue dans l'énoncé le clivage qui problématise, et donc valorise, la production du sens.

Pour conclure, la multiplicité des critères qui président au classement des figures, et leur hétérogénéité, ont abouti à une fragmentation typologique. L'arbre peut y finir par cacher la forêt. Pour rapporter les effets intuitivement reconnus (car sans effet point de figure), à une élaboration conceptuelle qui leur confère une cohérence, j'ai tenté de faire le lien entre l'ancrage énonciatif des figures et leur valeur pragmatique. Concernant l'euphémisme et la litote il m'a semblé que le type de dialogisme sollicité, interdiscursif *vs* interlocutif, conditionnait la problématisation du sens (conventionnalisé dans un cas, conversationnalisé dans l'autre) : une différence à la source même de la valorisation du dire qui caractérise le phénomène figural, explique le sentiment d'une bifurcation pragmatique souvent allégué, mais sans elle bien résistant à l'analyse.

19. Je rejoins, *mutatis mutandis*, l'observation de M. Monte à propos de l'oxymore qui s'appuie sur une représentation antérieure (celle d'un discours doxique où la clarté est claire, et non pas sombre). La litote, en feignant de rebondir sur une représentation autre (imaginaire en l'occurrence), esquisse à sa manière une épaisseur temporelle dans l'élaboration de l'énoncé.



© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)

## Références bibliographiques


AUTHIER-REVUZ, J., 1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV* 26, p. 91-151.

AUTHIER-REVUZ, J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse.

BAKHTINE, M., 1978, *Esthétique et théorie du roman*, trad. fr. Paris, Gallimard.

BONHOMME, M., 1998, *Les Figures clés du discours*, Paris, Le Seuil.

BONHOMME, M., 2005, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion.

BONHOMME, M. (dir), 2002, *Semen* N° 15, *Figures du discours et ambiguïté,* Presses Universitaires Franc-Comtoises.

DÉTRIE, C. (dir.), 2000, *Sens figuré et figuration du monde. Cahiers de praxématique* 35.

DUCROT, O. 1972, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.

DU MARSAIS, C. C., 1967 (1re éd. 1730), *Des Tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Slatkine Reprints de l'éd. de Paris 1818.

Groupe **μ**, 1982, *Rhétorique générale*, Paris, Le Seuil.

FONTANIER, P., 1977 (1re éd. 1821), *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.

FORESTIER, G., 1993, *Introduction à l'analyse des textes classiques*, Paris, Nathan 128.

FORGET, D., 2000, *Figures de pensées, figures de discours*, Québec, Éditions Nota bene.

FROMILHAGUE, C., 1995, *Les figures de style*, Paris, Nathan 128.

JAUBERT, A., 2007, « Strates énonciatives et lecture ironique », *Hiérarchisation énonciation,* Peeters, à paraître.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1994, « Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées », *Langue française* n° 101, février, p. 57-71.

KLINKENBERG, J.-M., 1990, *Le sens rhétorique. Essais de sémantique littéraire*, Bruxelles, Les Eperonniers.

KLINKENBERG, J.-M., 2000, « L'argumentation dans la figure », *Cahiers de praxématique* 35, p. 59-86.

LANDHEER R. (éd.), 1994, *Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique. Langue française* n° 101.

LILTI, A.-M., 2004, « Négation d'un terme marqué et procédés de modalisation », *Procédés de modalisation : l'atténuation, Langue française* n° 142, p. 100-111.

MARQUÈZE-POUEY, L., 1973, « Va, je ne te hais point » *Grammatica* II, PUM oct. 1973, p. 3-15.

MOLINIÉ, G., 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de poche.

PERRIN, L., 1996, *L'ironie mise en trope*, Paris, Éditions Kimé.

PRANDI, M., 1992, *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Paris, Éditions de Minuit.

RABATEL, A., 1998, *La Construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

RABATEL, A., 2005, « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *Marges linguistiques* n° 9, p. 115-136, http://www.marges-linguistiques.com

RABATEL, A., 2006, « La dialogisation au cœur du couple polyphonie/dialogisme chez Bakhtine », *Revue Romane* 41-1, p. 55-80.

RABATEL, A., 2007, « La dialectique du singulier et du social dans les processus de singularisation : style(s), idiolecte, ethos », *Pratiques* n° 135-136, p. 15-34.




© Armand Colin | Téléchargé le 11/01/2021 sur www.cairn.info (IP: 194.230.158.151)